

I. — *Les années d'enfance et de jeunesse à Luxembourg et à Longwy.*

Pierre-Alexandre-Cyprien Merjai naquit à Luxembourg le 2 février 1760 comme fils de François-Xavier Merjai, avocat au Conseil provincial, et de Marguerite Pognon, native de Longwy.

En écrivant probablement en juin 1805 une préface à ses notes de voyage, il exposa les raisons pour lesquelles le monde était devenu de bonne heure, pour lui une « sombre vallée de misère » où il avait mené une existence errante et malheureuse :

- 1) le décès de sa mère, « une des plus belles femmes de nos pays toute française qu'elle étoit », morte en lui donnant le jour,
- 2) les occupations « patriotiques » du père qui l'empêchaient de s'occuper de l'éducation de son fils,
- 3) la suppression de l'ordre des jésuites « qui auroient employé tous leurs efforts pour me mettre dans le chemin des vertus et des sciences »,
- 4) le décès d'une parente qu'il avait adorée,\*)
- 5) la mort de l'impératrice Marie-Thérèse, survenue le 29 novembre 1780,
- 6) le décès de son père, survenu le 13 avril 1794,
- 7) l'occupation du Luxembourg par les troupes républicaines.

Merjai parle toujours avec grand respect de son père qui fut nommé dans la suite premier conseiller-pensionnaire ou secrétaire des Etats de Luxembourg. « Je vous dirai aussi que j'ai eu pour père un homme dont le port étoit imposant en sa nature qui étoit éclairé et rempli de lumières, sages et savantes, aussi affable que loyal, aussi bon que charitable avec une religion simple et naturelle avec des mœurs dignes des philosophes d'Athènes et de Sparte qui avec ses talens patriotiques, qui avec ses vives lumières, qui avec ses vastes connoissances a été en sa personne pendant plus de trente ans le bon et le fidelle père de la patrie en me laissant au monde comme un fils unique, comme un fils orphelin et comme un enfant abandonné à la gueule des loups aussi voraces que ceux de nos sombres forêts qui sont sans cesse à ma poursuite mais que par bonheur je ne crains pas beaucoup. » Merjai reproche toutefois à son père de n'avoir été « vigilant que dans ses charges publiques et non occupé à penser à son fils unique et à lui laisser des moyens pour satisfaire ses goûts et ses desirs comme aussi à lui choisir une épouse digne de sa conduite patriotique. »

Merjai parle aussi en termes bien tendres de sa mère qui fut enterrée dans l'église des recollets. A l'exemple de Dominique-Constantin MUNCHEN, Merjai jugeait toujours l'enseignement des jésuites bien supérieur à celui de leurs successeurs à Luxembourg, les « Louvanistes ».

---

\*) Cette parente était peut-être sa cousine paternelle Hubertine Du Trux, décédée comme abbesse du couvent du St-Esprit, le 26 janvier 1781.